

MIGUEL DE UNAMUNO, PELERIN DE L'ABSOLU

A Monsieur Jean Baruzi, professeur d'Histoire des Religions au Collège de France, hommage respectueux et très attaché

«Oh! éveillez-vous, mortels!
Prêtez attention à votre ruine;
Les âmes immortelles,
Faites pour un bien si grand,
Pourraient-elles vivre d'ombre et d'illusions?»

(FRAY LUIS DE LEÓN, *Nuit sereine*) (1)

«Il ne t'adore point, ô vérité,
Celui qui jamais ne doute
Et pense te posséder,
Car tu es infinie et ne tiens pas en nous.»

(UNAMUNO, *Psaume II*) (2).

En évoquant la noble figure de Don Miguel, il me vient irrésistiblement à l'esprit une formule que Léon Bloy, cet autre apôtre criant dans le désert, s'appliquait volontiers à lui-même: «un pèlerin de l'absolu...» N'était-il pas, en effet, un véritable pèlerin de Santiago, l'éminent auteur de «Paix en la guerre», lui qui, perpétuellement en quête de l'essence des choses, toujours à la recherche de la vérité profonde du monde et de son «moi», rejetant les phantasmes des systèmes et des superstitions, visait partout à atteindre le substrat dernier du Réel? Esprit constamment pénétré d'une

(1) «Noche serena», strophe 6, in *Poestas originales*.

(2) Trad. Pomès, en «Poèmes» (éd. des «Cahiers du Journal des Poètes», Bruxelles, 1938), p. 51 (extrait des *Poestas*, 1907).

métaphysique inquiétude, n'était-il pas toujours en marche vers l'absolu, vers la cime altière de l'Être et ne tendait-il pas anxieusement toutes les forces de sa magnifique intelligence pour obtenir la clef du grand mystère? Comme Werther, il aurait pu dire, en un de ses aveux passionnés: «Oui, certes, je ne suis qu'un voyageur, qu'un pèlerin sur cette terre! Qu'êtes-vous donc de plus?» (3).

De fait, Unamuno est de la race de ces hommes tourmentés qui avec passion, scrutent, jusqu'à son tréfonds, les arcanes de l'Univers. Toute sa vie ne fut qu'une lucide et douloureuse conscience du tragique dans lequel est taillée l'étoffe de notre existence; mais il sut aussi transcender ce déprimant sentiment par l'ardente poursuite d'un absolu toujours fuyant et par la volonté intransigeante de parvenir à la contemplation du Vrai, à la possession de

«... ce bien idéal que toute âme désire,
et qui n'a pas de nom au terrestre séjour»

ainsi que le dit Lamartine (4).

C'est précisément en raison de cette originale vocation de métaphysicien qu'Unamuno apparaît à la fois comme éternel et comme singulièrement actuel. Philosophie du sujet, à la recherche d'un Objet suprême: tel est le double aspect d'une pensée qui trouve de nombreuses harmoniques dans l'existentialisme contemporain, tout en s'insérant naturellement dans la tradition de la «philosophia perennis». Je désirerais, quant à moi, en ces quelques pages, dire, en toute spontanéité, ce que représente pour moi le message d'Unamuno et aussi souligner dans son oeuvre si riche les thèmes qui me semblent les plus suggestifs.

* * *

Malgré toute la magie de son style et tout le brio de ses poèmes ou de ses romans, c'est avant tout le philosophe qui, en Miguel de Unamuno, provoque mon admiration. Des maîtres éminents, Mr. Julián Marías et le R. P. Miguel Oromí ont, du reste, savamment analysé, ces dernières années, le contenu et la valeur de cette

(3) Goethe, «Werther», livre II, 18 juin («Ja wohl bin ich ein Wanderer. ein Waller auf der Erde! Seid ihr denn mehr?»).

(4) Lamartine, «Méditations poétiques»; I, Isolement, vers. 43-44.

puissante «Weltanschauung» unamunienne (5). Et, de leur côté, Mr. Maurice Legendre, dans sa belle étude sur «La religion d'Unamuno» (6), MM. Pierre Mesnard et Robert Ricard, dans un remarquable article de «La Vie Intellectuelle» (7), ont dégagé les principales implications métaphysiques et théologiques de l'unamunisme. Je voudrais cependant, pour ma part, du point de vue proprement philosophique, ajouter ici à ces travaux réputés quelques vues personnelles, en témoignage de la dette spirituelle très grande que j'ai contractée envers le grand penseur espagnol.

«Ou en êtes-vous avec la mort?» telle fut la question posée à brûle-pourpoint à Mathilde Pomès par Unamuno, dans sa maison de Salamanque, dès leur premier entretien... Cette manière particulièrement incisive de porter le débat, dès l'abord et sans aucun ménagement, sur le problème central de la mort, est bien caractéristique, en vérité, de l'idiosyncrasie du maître castillan. La première — et la plus constante — composante de son moi fut, incontestablement, de fait, un sens extrêmement aigu de la γένεσις et de la mort.

Qu'on lise notamment ses poèmes: partout, il est obsédé par la vision de l'abîme final où nous sombrons tous. C'est, par exemple, «Pour après ma mort», ce curieux morceau dans lequel il exhale sa souffrance à la seule pensée que son oeuvre lui survivra:

«Quand je ne serai plus,
Tu seras, toi, mon chant!
Toi, ma voix enchaînée
à ce fil d'encre.
.....
Se peut-il que tu vives plus que moi,
Toi, mon chant?
Oeuvres, mes oeuvres,
O filles de mon âme,
Pourquoi ne me donnez-vous votre vie?» (8)

(5) Cf. J. Marias, «Miguel de Unamuno» (Madrid, 1943). M. Oromí, «El pensamiento filosófico de Miguel de Unamuno» (Madrid, 1943).

(6) Núm. 1 de *Spes Nostra* (Madrid, 1944), pp. 8-24.

(7) *Vie Intellectuelle*, núm. de février 1946: «Aspects nouveaux d'Unamuno» (pp. 112-144).

(8) *Para después de mi muerte*, en el libro «Poesías», Bilbao, 1907.

C'est encore sa plaintive «Élégie à la mort d'un chien», ses mélancoliques strophes intitulées «Les martinets sont revenus» (tout au long desquelles il oppose le retour éternel des cycles de la nature à la précarité de l'homme), et surtout le poème sur la «Mort», dans le «Christ de Vélasquez» (ou il appelle la Mort: «Impératrice de l'Histoire») (9), ainsi que celui sur «Le Christ gisant de Palencia». Faut-il enfin rappeler que ses derniers vers, datés du 25 décembre 1936, six jours à peine avant sa fin, sont dédiés également à la Mort?

Mais, par-delà l'inspiration élégiaque, tous les essais et toutes les «nivolos» d'Unamuno sont imprégnés de ce «goût de cendre» qui fait songer un peu à Pierre Loti. «Abel Sánchez» se termine par un meurtre. «Rien de moins que tout un homme» par une double et affreuse mort, «Brouillard» par une mort également. «Paix en la guerre» se déroule sur un fond de tuerie; «La tante Tula» renferme aussi la mort poignante de quatre personnes; «Le Marquis de Lumbría», celle d'une jeune mère; «Amour et pédagogie» s'achève par un suicide et «Deux mères» par une mort violente. Climat tragique, en vérité, qui préfigure celui des romans de notre après-guerre, qu'il s'agisse de Sartre, de Camus ou de Faulkner...

Ce trait est fondamental chez Don Miguel (10), qui rejoint par là non seulement toute la tradition espagnole (qu'on se souvienne de Goya et aussi du macabre tableau de Valdés Leal, sur lequel Barrès médita), mais encore la pensée socratique, selon laquelle la philosophie doit être essentiellement une «meditatio mortis». «Oui, la seconde naissance, la véritable, écrit Unamuno, c'est naître par la douleur à la conscience de la mort incessante, de laquelle nous mourons continuellement» (11). Notons, d'ailleurs, qu'il n'y a point là chez le Recteur de Salamanque quelque chose de pathologique; la psychasténie n'a rien à voir ici. C'est, au contraire, la plénitude de la force — de la santé et des dons intellectuels les plus complets — qui contemple, de sang-froid, l'ultime misère dans laquelle elle se dissoudra un jour.

Le point de départ de toute sa «vision du monde» semble bien être là; et il en tire la leçon dans un passage étrangement pertinent

(9) *El Cristo de Velázquez*, IV parte, I.

(10) Cf. aussi le titre qu'il a choisi pour rassembler un certain nombre de courtes nouvelles: «El espejo de la muerte» («Le miroir de la mort»). Madrid, Renacimiento, 1911.

(11) «Brouillard», trad. Larthe, p. 229.

du «Sentiment tragique de la vie»: «C'est, proclame-t-il, la découverte de la mort qui fait entrer les peuples comme les hommes dans la puberté spirituelle, celle du sentiment tragique de la vie» (12). Et sa méditation à la Trappe de Dueñas, contée dans «L'agonie du christianisme» (13), procède de la même source. Epris de sincérité, avec quelle vigueur, dès lors, ne dénonce-t-il pas l'hypocrisie ou l'inconscient sophisme de ceux qui prétendent éluder le problème! «Comme Pascal, dit-il, je ne comprends pas celui qui affirme n'avoir cure de ces choses..., et celui qui sent ainsi est pour moi, comme pour Pascal, un monstre» (14). Aussi le grand écrivain castillan démasque-t-il l'illusion de Spinoza, qui prétendait bannir toute inquiétude relative à la mort; en fait, le solitaire auteur de *l'Ethique* «se sentait esclave comme nous nous sentons tous esclaves», affirme Unamuno; «il pensait à la mort, et il écrivait pour se délivrer de cette pensée, en vain» (15).

Une intuition de la mort aussi intense ne peut au surplus, que communier avec les grands lyriques de tous les pays, qui ont exhalé l'angoisse du néant et du devenir. «Cette vision terrible du flux des ondes de la vie a arraché des cris aux entrailles de l'âme chez les poètes de tous les temps» (16). Et les vers, désenchantés de Pindare, comme ceux de Shakespeare, de Leopardi ou d'Anthero de Quental trouvent un écho familier dans le cœur de Don Miguel. Nul, croyons-nous, n'a exprimé en des accents aussi pathétiques ce vertige de l'âme humaine en proie à la conscience de la disparition finale de notre être. S'il est exact que toute philosophie authentique connaisse l'angoisse de la mort, aucune, semble-t-il, avant la méditation unamunienne ne l'avait ressentie aussi violemment et surtout n'avait tenté aussi franchement d'en décrire le caractère déprimant. Toutes les métaphysiques antérieures cherchaient plutôt à intégrer cette angoisse, c'est-à-dire à s'en détourner, sous prétexte de l'expliquer dans une vaste architecture dogmatique. Il faudra attendre Heidegger et son *Sein und Zeit* pour retrouver un peu de cette flamme et de cette lucide analyse; dans le premier chapitre de la Section II de son chef-d'oeuvre, le grand

(12) *Sent. trag.*, trad. Faure-Beaulieu, p. 43.

(13) «Ag. du Christianisme», trad. Cassou, p. 21.

(14) *Sent. trag.*, p. 30.

(15) *Ibid.*, p. 25.

(16) *Ibid.*, p. 29.

philosophe allemand, proclamant la nature ontologique de ce crucial problème, définit, on le sait, avec une rare puissance d'être-pour-la-mort» (*sein zum Tod*) et montre que la mort est seule le *Dasein* et lui permet de se saisir comme réalité achevée. Unamuno préfigure, ici encore, le penseur d'Heidelberg et il aurait, je crois, été d'accord, à cet égard, avec André Malraux qui déclarait, dans *La condition humaine*, à propos de Kyo: «La mort, c'est ce qui transforme la vie en destin...»

Don Miguel repousse simultanément les deux attitudes classiques: celle du matérialisme, selon lequel la mort ne doit pas nous intéresser parce qu'elle ne constitue qu'un accident biologique, et celle d'un spiritualisme désincarné qui néglige la mort ou même la farde de fausses couleurs, en tournant nos regards vers la seule espérance de l'au-delà. Aux matérialistes, qui nient ou résorbent la mort dans la contemplation de l'évolution cosmique — tels Epicure, pour qui la crainte de la mort est seulement la crainte des dieux et de l'enfer, ou les panthéistes et scientifiques modernes, qui font fi de l'individualité — Unamuno reproche de prodiguer aux hommes un décevant opium! Ouvrons à nouveau le «Sentiment tragique de la vie». «Et l'on vient nous tromper, avec la tromperie des tromperies, proteste avec véhémence Unamuno, et nous dire que rien ne se perd, que tout se transforme, mue et change, que la plus minime partie de matière ne s'anéantit pas, ni ne s'évanouit la plus petite quantité de force; et il y en a qui prétendent nous consoler avec cela! Pauvre consolation! Je n'ai cure ni de ma matière ni de ma force, puisqu'elles ne sont pas miennes tant que je ne suis pas moi-même mien, c'est-à-dire éternel. Non, me submerger dans le grand Tout, dans la Matière ou la force, infinies ou éternelles, ou en Dieu, ce n'est pas à quoi j'aspire; j'aspire non à être possédé par Dieu, mais à le posséder, à me faire Dieu, sans cesser d'être le moi que je vous dis être aujourd'hui. Les ruses du monisme ne nous servent de rien; de l'immortalité nous voulons la réalité substantielle et non l'autre» (17).

Quant aux spiritualistes abstraits qui écartent la considération de la mort pour nous parler uniquement de la béatitude céleste, Unamuno les accuse d'escamoter «l'évènement», de supprimer toute l'acuité du problème. Dans de nombreux passages de ses oeuvres

(17) *Sent. trag.*, p. 34.

vres, il déplore, précisément, que la théologie traditionnelle (c'est-à-dire scolastique) ait abusé, en l'espèce, d'un rationalisme desséchant, loin du concret et de la vie; il critique assez vivement, aux chapitres IV et V du *Sent. trag.*, cette synthèse trop intellectualiste à ses yeux, qu'il qualifie (un peu féroce, en vérité!) de «cathédrale en briques crues» (18) et de «dissolution rationnelle» (19).

C'est que, pour Don Miguel, la mort n'appartient pas au domaine simplement rationnel, mais bien au plan existentiel: c'est l'expérience capitale qu'opère notre personne fugace, abandonnée à la dérélition dont parle Heidegger. «On mourra seul», observait Pascal. Cette unicité de la personne, accomplissant dans l'absolu sa propre vocation éternelle, voilà le leit-motiv d'Unamuno et c'est ici qu'il faut redire, après le R. P. Oromí, M. Legendre et MM. Mesnard et Ricard (20), combien fut grande sur lui l'influence de Kierkegaard. Le penseur danois est l'auteur le plus cité dans les essais d'Unamuno, et toute sa théorie de l'*Enkelte*, son concept de l'angoisse, ainsi que son désespéré fidéisme, sont passés tout entiers chez le maître espagnol. Mais ces apports, pour notables qu'ils soient, ne diminuent guère l'originalité du Recteur de Salamanque, dont l'ardeur toute méridionale a vivifié avec un dynamisme sans pareil les thèmes les plus constants peut-être de la nature humaine. Pour en juger équitablement, qu'on lise encore ces lignes, où palpite le coeur d'un homme qui connut éminemment le «*crisson sacré*» dont parlait Goethe: «En contemplant la campagne verte et seraine ou en contemplant des yeux clairs, fenêtres d'une âme soeur de la mienne, ma conscience se dilate, je ressens comme la distole de l'âme, je m'imbibe de la vie ambiante, et je crois en mon avenir; mais, au même instant, la voix du mystère me sussurre à l'oreille: tu cesseras d'être! me frôle avec l'aile de l'Ange de la mort, et la systole de l'âme m'inonde les entrailles spirituelles de sang divin» (21).

Aussi le maître salmantin a-t-il une vision particulièrement sombre de l'univers, en proie au mal universel et à la mort; son oeuvre se déroule, ainsi, sur un fond de tonalité toujours grave et austère,

(18) *Sent. trag.*, p. 51.

(19) *Ibid.*, p. 54 sqq.

(20) Mesnard et Ricard, *op. cit.*, pp. 117-120.

(21) *Sent. trag.*, p. 30.

«toujours en ré majeur» comme le disait Beethoven, à propos de Goethe. C'est ainsi, par exemple, qu'il proscrit chez son fils, non sans une pointe de jansénisme, toute allégresse devant la richesse de la vie:

«Non! je ne te veux pas joyeux,
Car, sur la terre,
Pour vivre joyeux, il faut être
Ou saint, ou sot.
De la sottise, Dieu te garde!
De la sainteté... je ne sais que dire» (22).

* * *

Mais ce sens du tragique et de la mort, qu'Unamuno possède au plus haut degré, ne le mène pas au nihilisme ni à l'accablement. S'il évoque l'idée du néant, c'est plutôt comme un repoussoir, en contraste avec toutes les splendeurs de l'Être. Il ne s'abandonne pas stérilement à cet «instinct de la mort» qu'a finement décrit Jung. Il réagit aussitôt, impétueusement, par l'affirmation toute vibrante de l'immortalité. Son «nadisme» est, certes, radical; mais de l'extrémité de ses angoisses et de ses négations jaillissent finalement (comme du doute de Descartes) un espoir et une certitude. Aussi le R. P. Oromí a-t-il pu qualifier sa doctrine de «philosophie existentielle de l'immortalité».

Ce second trait de sa pensée, étroitement lié au premier, a unanimement frappé, d'ailleurs, les critiques d'Unamuno, et il constitue assurément l'intuition centrale de l'unamunisme. Pour ma part, je voudrais souligner, chez le grand philosophe espagnol, le lien de cette vivace conviction avec une intense foi religieuse. La croyance d'Unamuno en une survie personnelle possède une source religieuse et, plus précisément, chrétienne: elle se fonde sur la confiance qu'il professe hautement dans la parole du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et dans la Rédemption totale apportée par le Christ.

Le fait peut déconcerter des esprits prévenus, pour lesquels l'imbrication d'une recherche proprement philosophique et d'une

(22) «Ne me regarde pas ainsi!», in *Poetas*. Cf. *op. cit.*, de Math. Pommès, p. 39.

foi positive est un désordre, une faute de goût ou même un vice radical de la conscience; il n'en est pas moins vrai que la psychologie d'Unamuno était ainsi faite et, pour mon compte, ce cheminement de la pensée unamunienne, dans sa démarche progressive vers la Vérité, me paraît éminemment logique et fécond. Je dirais plus: rien n'est plus attachant dans la physionomie de Don Miguel, aux yeux d'un agnostique comme à ceux d'un croyant, que cette saisissante adhésion au Dieu de la Bible et, plus spécifiquement, au Crucifié du Golgotha. Il est bien émouvant, en vérité, le spectacle de cet homme de science et de culture si poussées, nullement suspect de «cléricalisme» ou de fanatisme partisan, s'avançant, en pleine possession de soi-même, vers le Seigneur et lui remettant filialement toutes «les clefs du royaume» de son âme, parmi lesquelles l'espérance d'une vie future brille comme celle de la demeure la plus intime de son «castillo interior»!

A ce niveau, l'inquiétude de la mort s'apaise enfin, pressentant l'explication transcendante des choses. Relisons justement ces vers du *Christ de Velásquez*, dans lesquels Unamuno célèbre ce paradoxal «renversement du pour au contre», comme eût dit Pascal:

«Christ, tu es le triomphateur de la mort, car
Par Toi la mort s'est haussée jusqu'à la vie.
Par Toi dès lors, cette mort qui est tienne nous vivifie.
Par Toi, la mort s'est faite notre mère.
Par Toi, la mort est le doux réconfort
Qui adoucit les amertumes de la vie» (23).

Il y a là, pour reprendre la formule de Nietzsche, un véritable «Umwertung aller Werte», un retournement de toutes les valeurs. Et cette transmutation, qui nous invite à dépasser l'angoisse du «nada» et de la «muerte», est un effet du salut apporté à tous les hommes par Jésus. Sa mort est le garant de notre immortalité.

Quel apaisement s'établit alors en nous, dès que nous avons cette espérance d'éternité! Ouvrons à nouveau les *Poesías*:

(23) *Cristo de Velásquez*, poème IV: «Mi amado es blanco», p. 16 (éd. Espasa-Calpe).

«Dors, ne tremble pas,
Il est un demain,
Dors!

.....
Dors, mon âme, dors,
L'aube poindra» (24).

Ces vers si doux du philosophe-poète me rappellent, quant à moi, ceux de Péguy, plaçant ces mots dans la bouche du Dieu:

«Celui qui ne dort pas est infidèle à l'espérance.
La sagesse du monde vous dit: ne remettez pas à demain,
Et moi je vous dis: remettez à demain!»

L'attente de l'au-delà nous procurera, enfin, cette sérénité après laquelle nous soupirons depuis si longtemps...

Mais il convient ici de noter — avec une attention plus sympathique encore peut-être — qu'Unamuno ne se contente pas de l'immortalité de notre âme; il attend, en outre, de la providence divine la résurrection de la chair: c'est même ce à quoi il tient le plus et il le confesse en de multiples passages. Citons, par exemple, ces deux vers du *Christ de Velasquez* encore:

«Et ta mort sur le bois fut le gage
De la résurrection de nos corps» (25).

Ou ces trois autres, du même poème, dans un sens identique:

«... De nos âmes,
Pauvres larves, tire des papillons
Qui, brûlant à la lumière de tes yeux,
Renaissent sans cesse» (26).

Muni de cette ferme assurance dans le «*más allá*», l'homme peut désormais travailler et prier avec courage, car, cette fois, loin d'être une énigme effrayante,

(24) «Dors, mon âme», in *Poestas*, trad. Pomès, *op. cit.*, p. 44.

(25) *Cristo de Velázquez*, 4^{ème} partie, poème III: «Palabra», p. 153.

(26) *Ibid.*, 4^{ème} partie, poème VII: «Ansia de amor», p. 157.

«La mort est l'aliment de la vie» (27).

Les textes dans lesquels le Recteur de Salamanque explique, avec sa verve coutumière, toute la trame de cette dialectique (à la fois rationnelle et religieuse) apparaissent comme fort suggestifs. Il faudrait, d'abord, rappeler le chapitre du *Sentiment tragique de la vie* intitulé «La soif d'immortalité» («La ansia de inmortalidad»), tout au long duquel l'auteur analyse impitoyablement notre désir invincible de survivre. «Quand, écrit-il, les doutes nous envahissent et obscurcissent la foi en l'immortalité, l'envie de perpétuer notre nom et notre gloire, d'atteindre une ombre d'immortalité, subit une poussée puissante et douloureuse. Et de là vient cette lutte terrible pour se singulariser, pour survivre de quelque manière dans la mémoire des autres hommes et de la postérité, cette lutte mille fois plus terrible que la lutte pour la vie et qui donne le ton, la couleur et le caractère à notre société, d'où s'évanouit la foi médiévale en l'âme immortelle. Chacun veut s'affirmer, ne fût-ce qu'en apparence» (28). Et l'auteur d'interpréter ainsi, successivement, la vanité (celle, notamment, du philanthrope tapageur), l'originalité à tout prix, l'arrivisme intellectuel, etc..., toutes analyses qui sont absolument admirables de profondeur et d'animation! On devrait ensuite montrer comment le dévoué père de famille nombreuse que fut Don Miguel entendait la paternité et la maternité comme une manifestation très caractéristique de cette «ansia» de survivance (n'est-ce point le thème de *Deux mères* et de *La tante Tula*?).

Il serait enfin nécessaire, si nous en avons le loisir, de décrire toute l'infrastructure de cette adhésion d'Unamuno à l'espérance chrétienne en un autre monde où nous nous retrouverons tout entiers. Citons seulement, pour viser au plus caractéristique, cette phrase dans laquelle Unamuno démasque l'erreur des jouisseurs: «Qu'est-ce que cet arrière-goût de la vie, la joie de vivre, de quoi l'on nous parle aujourd'hui? La faim de Dieu, la soif de l'éternité, de la survie, nous étouffera toujours cette pauvre jouissance de la

(27) «Psaume II», in *Poestas* (trad. Pomès, *op. cit.*, p. 52).

(28) *Sent. trag.*, trad. Faure-Beaulieu, p. 37.

vie qui passe et ne demeure pas. C'est l'amour effréné de la vie, l'amour qui la veut sans fin, c'est lui qui nous pousse le plus à l'angoisse de la mort» (29).

* * *

On connaît, au surplus, la maïeutique d'Unamuno, en la matière, et M. Maurice Legendre l'a magistralement étudiée dans son récent article sur «La religion d'Unamuno» (30). A cet égard rien ne me semble plus fort que les chapitres du *Sentiment tragique de la vie* intitulés «La soif d'immortalité» et «Au fond de l'abîme»: le grand penseur castillan y pose catégoriquement le dilemme devant lequel il se trouve: ou bien accepter un rationalisme desséchant et négateur, ou bien adhérer à la foi toute passive du charbonnier. Il refuse, on le sait, les deux termes de cette décevante alternative et il opte pour une troisième solution, pour ce qu'il appelle l'agonie de la foi, c'est-à-dire (selon l'étymologie) une foi militante, souffrante aussi, divisée sans doute contre elle-même, mais essentiellement active et vivante. La foi n'est pas affaire de syllogisme ou de philologie, ni non plus d'obéissance mécanique à une autorité de genre militaire. Contre l'intellectualisme excessif de certains érudits maniaques de la théologie, Don Miguel s'écrie, en bon disciple du héros de Cervantès: «Le terrible danger est de vouloir croire avec la raison, et non avec la vie» (31). Et contre l'intransigeance et l'orgueil dogmatique de certains membres de la hiérarchie ecclésiastique ou monastique, il a également des mots très durs — et souvent injustes, du reste —, par lesquels il s'élève violemment contre tout extrinsécisme oppressif.

Le Dieu qu'il adore n'est donc pas celui de la Logique — et encore moins celui de la Scolastique —, mais bien celui du cœur (32). Il repousse le froid déisme, abstracteur de quintessence, et il lui préfère une franche adhésion à la Révélation traditionnelle ou au témoignage des mystiques. Et comment n'être pas sensible, ici, à ce qu'Unamuno a su dire du mysticisme, particulièrement du mysticisme espagnol? «C'était, observe-t-il, cette oeuvre de libération

(29) *Sent. trag.*, p. 32.

(30) *Op. cit.* supra.

(31) *Sent. trag.*, p. 52.

(32) Cf. *Sent. trag.*, pp. 101 sqq.

intérieure qui amenait les âmes au cloître. Elles s'y emprisonnaient pour être libres» (33). Et il cite, à plus d'une reprise, sainte Thérèse d'Avila.

Qu'Unamuno ait, de la sorte, été un tantinet hétérodoxe (du moins, en ce qui concerne les formes extérieures du culte et de son «credo»), la chose est possible — encore que non rigoureusement démontrée peut-être. Mais ce qui demeure pleinement valable et précieux dans son message spirituel, c'est son attitude si entière et si prenante de croyant. C'est assurément un isolé, un franc-tireur par vocation personnelle. En revanche, et quoiqu'il s'en défende, c'est un théologien très consommé et il connaît aussi bien les Pères de l'Église que les exégètes protestants de l'école libérale moderne. Considérant, selon les justes termes de M. Vallis, la «foi du charbonnier» comme «la foi la plus béotienne du monde» (34), il étudia soigneusement pendant toute sa vie (dans son grand cabinet «de travail de la calle de los Bordadores, aux murs garnis d'ouvrages d'apologétique, d'exégèse ou de philosophie religieuse), les problèmes multiples posés par les dogmes, le culte, l'histoire sainte ou la morale: aussi sa foi fut-elle celle d'un savant, tout en ayant la limpidité et la simplicité de celle d'un enfant.

* * *

Cette vérité qu'il fait sienne, Unamuno ne la garde pas douillement en lui-même, en fuyant toutes les occasions où elle pourrait être mise en question. Sa foi est, au contraire, éminemment militante, parce que généreuse et «diffusiva sui». Avec quelle insistance, le maître rappelle-t-il le mot du Christ: «Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive»! Et comme il réalise bien aussi le mot des stoïciens: «vivere militare est»! Le combat est, à ses yeux, la condition à laquelle est condamnée l'humanité. Et Don Miguel étend cette conception de la lutte constante à tous les champs de la vie et de la pensée. «La vérité, plutôt que la paix, telle est ma devise», proclame-t-il, dans les *Soliloques et Conversations*. Cette recherche du vrai doit se poursuivre sans aucun compromis, sans

(33) *Sent. trdg.*, trad. citée., p. 176.

(34) Maurice Vallis, préface de sa trad., de *Pages choisies*, d'Unamuno. (Paris, ed. Povolozky, 1924), p. 13.

nulle lâcheté: et il faut tout lui sacrifier, même sa popularité. On sait combien le grand indépendant, le «sans parti» que fut toujours Don Miguel, pratiqua cette vertu si rare. C'est avec sévérité et vigueur qu'il investive les gens superficiels qui veulent s'étourdir et ne peuvent supporter de rentrer en eux-mêmes. A la lecture de ces cinglants reproches, qui parsèment toutes ses oeuvres (et même ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*) on songe au langage que mon éminent correspondant et ami D. Juan Domínguez Berrueta prête à Myson, le solitaire du Village de l'Ombre: «Malheureux! Quelle peur vous avez d'être seuls, parce que vous sonnez creux! Vous poussez des cris au dedans ou au dehors, pour chasser la crainte. Vous vous étourdissez par un stupide babillage, ou vous jouez aux cartes pour ne pas entendre ou bien afin de ne pas voir que vous êtes séparés de la vie naturelle» (35).

Comme Léon Bloy, Unamuno ne craignait pas de fustiger les fourbes, les sots ou les orgueilleux, dès que la sainte cause du Vrai était en jeu. Voici, par exemple, en quels termes il qualifie ceux qui ne ressentent pas — ou qui n'avoient pas ressentir — la profonde incomplétude qui est le lot de notre être relatif et fini: «A nous tous, il nous manque quelque chose; la seule différence, c'est que les uns le sentent, les autres non. Ou bien ils font comme s'ils ne le sentaient pas, et alors ce sont des hypocrites» (36). Ce faisant, le grand écrivain espagnol ne manquait pas de s'attirer bien des inimitiés! Mais, quoique son coeur sensible et fraternel dut, naturellement, en souffrir, il n'en avait cure et continuait, du même pas, sa route solitaire. Il l'a, d'ailleurs, reconnu: «Je le sais bien que je ne suis pas sympathique! que je me suis même rendu antipathique à mes lecteurs!» (37); mais «la sympathie s'acquiert souvent aux dépens de l'autorité et du respect..., et c'est par amour que je me rends antipathique» (38).

Ce dédain du «qu'en dira-t-on» et de tout instinct grégaire est, précisément, l'un des traits les plus nobles de la physionomie d'Unamuno, surtout à notre époque où le non conformisme est chose si

(35) Berrueta, *La canción de la sombra* (Espasa-Calpe, 1935), p. 57. Cf. la trad. française par A. Guy, *La chanson de l'ombre* (Vrin, 1944), p. 69.

(36) *Sent. trág.*, p. 55.

(37) *Soliloques et Conversations*, 1911, Madrid, Renacimiento (trad. in Vallis, *op. cit.*, p. 52).

(38) *Ibid.*, p. 55.

rare et si difficile. Quoi de plus opportun que de proclamer la nécessité d'un héroïsme intellectuel et d'écrire fièrement: «le courage qui nous manque le plus est celui qui consiste à affronter le ridicule» (39).

Quelles résonances ne peut manquer d'éveiller dans toute âme droite ce message d'énergique fidélité au Bien et au Vrai! Combien aussi l'Hispanité s'y retrouve, intégrale et toujours dynamique! Comment ne pas vibrer à l'unisson d'Unamuno, quand il nous incite impétueusement à «une sainte croisade pour aller racheter le tombeau de Don Quichotte, en l'ôtant au pouvoir des bacheliers, curés, barbiers, ducs et chanoines qui le détiennent» (40), aux secs et pédants intellectualistes qui s'avèrent rebelles à tout élan généreux et à toute aventure spirituelle. Il n'y a, en fait, que les héros qui ne soient pas des dupes. Et M. Jean Sarrailh a pu résumer comme suit la doctrine unamunienne: «le combat, voilà l'essentiel pour l'homme, et sa dignité; combat avec soi, combat avec autrui. Le repos est déjà la mort, comme l'engourdissement dans la Vérité que l'on croit posséder et que l'on imagine immobile, statique» (41).

Il faut donc batailler, dans une «agonía» quotidienne, pour se faire une foi vraiment profonde et efficiente. Notre raison doit constamment s'aiguiser sur la double meule de la polémique et de l'auto-critique. Foin des vaines constructions dialectiques, échafaudées dogmatiquement, à la façon des grands systèmes de Fichte, Schelling et Hegel! Comme l'a noté M. Marcel Bataillon, Unamuno «connut le vertige des philosophies puérides qui s'édifient toutes seules dans l'esprit, sans éprouver de résistance» (42), et il sut s'en libérer très tôt, repoussant la superbe intellectuelle et le niais contentement de soi. C'est un «Weltkämpfer», un lutteur jamais rassasié, un chercheur toujours insatisfait, qui a eu pour souci majeur et incessant, tout au long de son existence, d'empêcher absolument, en lui et en autrui, le funeste «sueño de la razón»...

Don Miguel est, de la sorte, un merveilleux éveilleur d'âmes, tout brûlant du feu intérieur d'une spiritualité inextinguible. Com-

(39) «Le tombeau de Don Quichotte», publié en tête de la réédition de la *Vie de Don Quichotte et de Sancho*, en 1914.

(40) *Ibid.*

(41) J. Sarrailh, *Prosateurs espagnols contemporains* (1937), p. III.

(42) M. Bataillon, préface à sa trad. *En torno al casticismo. L'essence de l'Espagne*, p. VIII.

ment ne pas être également touché par cet appel à une nouvelle «Reconquista», qu'il adresse, bouillonnant Pierre l'Ermitte, à notre univers du XX^e siècle? A la suite de l'«ingénieux hidalgo», il nous convie, en effet, à militer sans trêve pour la Justice, en prenant garde de ne pas nous laisser abuser par les trop prudents conseils des médiocres et perfides Sanson Carrasco. Et, comme le dit encore M. Sarrailh, Unamuno est «un grand redresseur de torts» (43) lui aussi, comme son illustre modèle des plaines de la Mancha: toute sa carrière politique en témoigne, et l'on connaît sa célèbre maxime (que tous les gouvernements et tous les peuples devraient longuement méditer): «No hay más orden que el de la justicia» («il n'y a pas d'autre ordre que celui de la justice»).

Cet admirable sens du combat chevaleresque — qui n'a rien de commun, est-il besoin de le dire? avec la formule nietzschéenne et totalitaire de «la vie dangereuse» («la vita nell'asprezza») — fait tout le prix du message éthique d'Unamuno. «Paix, dit-il, mais sur le triomphe de la sincérité, sur la déroute du mensonge!» (44). Là encore, il s'agit d'une paix chèrement acquise, d'une «paix dans la guerre», selon le titre de son célèbre roman (qu'il a choisi aussi pour désigner le poème XI de la «Primera Parte» du *Christ de Vélasquez*) (45).

* * *

Après ces diverses analyses, nous pouvons maintenant, au coeur de cette esquisse, définir l'essence de l'humanisme unamunien. On serait à bon droit enclin à le qualifier de personnalisme très ardent, orienté vers les valeurs religieuses ou même mystiques, et l'on y discernerait volontiers, outre cette «sudada fe» qui en est le nerf, un accent de prophète et de paladin à la fois, qu'Unamuno semble avoir hérité des grands mystiques du Siècle d'Or. Cet homme extraordinaire, tout ensemble épris de contradictions et torturé par elles (dont, comme l'a remarqué Mathilde Pomès (46) la devise aurait pu être empruntée au titre d'un de ses essais: «Contra esto y aquello», contre ceci et cela), cet homme, dis-je, avait une péné-

(43) Sarrailh, *op. cit.*, p. 112.

(44) Cité par Maurice Vallis, *op. cit.*, p. 27.

(45) *Cristo de Velázquez*, p. 31.

(46) M. Pomès, *op. cit.*, p. 20.

trante intuition de la riche complexité de l'Être et il se sentait également déchiré entre les oppositions irréductibles qui se partageaient sur tous les plans (esthétique, politique, métaphysique) sa conscience d'universitaire et de chrétien. Indéniablement conceptiste — et s'acceptant comme tel — il jonglait magnifiquement avec les idées, mais toujours en les prenant au sérieux. On pourrait, je crois, répéter de lui ce qu'il a écrit de Don Quichotte: «Il avait l'âme trop grande pour dire des plaisanteries. Il fit rire par son sérieux» (47): si le public ne l'a pas toujours compris, c'est qu'Unamuno planait parfois trop au-dessus — non pas «de la mêlée», car il y participait au premier rang, dans un corps-à-corps sans merci — mais bien des basses illusions et des lourds préjugés du «vulgum pecus». Ayant pleinement réalisé que, selon sa propre formule, «le doute est l'aliment de la foi» (48), il n'hésita pas, à remettre en question, à chaque instant, tout le contenu de ses convictions, tel le courageux Sisyphe de l'antiquité, auquel, d'ailleurs, il a consacré, on le sait, un court, mais suggestif poème (qui préfigure, là encore, la méditation existentialiste d'un Camus...) (49).

Non que Don Miguel, je le répète, soit un dilettante blasé qui s'amuse avec les doctrines, comme un enfant avec des osselets ou un joueur avec des boules de billard. On connaît, en effet, son apostrophe aux sophistes:

«Don Juan des idées, toi qui courtises
Toutes les théories, ô libertin
De la pensée!» (50).

Mais, par souci de ne s'attacher qu'à une vérité totale et absolument soustraite au doute, et aussi par la conscience aiguë que la vérité définitive est ici-bas une asymptote, le génial écrivain salmantin veut demeurer, comme Mozart, «toujours entre l'angoisse et l'espérance». C'est qu'il a conscience de l'infini pluralisme immanent au Réel et suspendu à la toute-puissance de Dieu. Voici,

(47) *Vie de Don Quichotte et de Sancho*, préface de la réédition de 1914. «Le tombeau de Don Quichotte».

(48) «Psaume II», in *Poestas* (trad. Pomès, *op. cit.*, p. 52).

(49) «Sisyphe», in *Poestas* (trad. Pomès, *op. cit.*, p. 54).

(50) *Rosario de sonetos líricos*, CVII.

par exemple, comment il se représente (en une classification qui me paraît digne de la plus sûre psychologie autant que de la plus solide métaphysique) la protéique nature de l'homme, la contexture de ce «moi» plus mystérieux que les insondables abîmes: «et je dis que, outre celui que nous sommes pour Dieu — si tant est que nous soyons quelque chose pour Dieu —, outre celui que nous sommes pour les autres et celui que nous croyons être, il y a celui que nous voudrions être. Celui-là, celui que nous voudrions être, est en nous, dans notre sein, en nous, créateur, c'est lui qui est vraiment réel. Et c'est par celui que nous aurions voulu être, non par celui que nous aurons été, que nous nous sauverons ou nous perdrons. Dieu nous récompensera ou, pour nous punir, nous obligera à être éternellement celui que nous aurions voulu être» (51). N'y-a-t-il pas là, en vérité, un avant-goût de la célèbre distinction de Paul Claudel entre l'«animus» et l'«anima» et cette dissection psychanalytique n'est-elle pas singulièrement profonde?

Unamuno est, certes, rebelle à toutes les étiquettes. Mais il n'en reste pas moins qu'il professe explicitement «un spiritualisme qui sait convertir la science en sagesse» (52). Et un telle «conversion» s'opère, d'après lui, selon un processus sensiblement analogue à ce «dépouillement», à cette «noche oscura» chers à saint Jean de la Croix et à tous les grands contemplatifs:

«C'est toute la broussaille des formules
Par quoi la science voile à nos yeux
La vérité; dénude-la toi-même et tu pourras
Jouir parfaitement de sa beauté!» (53).

Rejoignant ici encore Bergson, le philosophe salmantin veut donc que, par delà les concepts de la logique, nous retrouvions le terreau originel du Réel. Bien plus, ce travail de discrimination et de *κρίσεις*, il nous le conseille aussi dans tous les domaines de l'activité matérielle ou intellectuelle: dans la philologie, par exemple; il serait intéressant, je crois, d'apprécier le bien fondé des originales conceptions et des audacieuses méthodes d'Unamuno dans cette

(51) *Trois Nouvelles Exemplaires* (trad. Cassou et Pomès), prologue, p. 26.

(52) *Sent. trag.*, p. 6.

(53) «Credo poétique», in *Poestas*, trad. Pomès, *op. cit.*, p. 63.

science à demi mêlée d'art. Les étymologies lui fournissent non seulement d'ingénieux «chistes», mais encore de saisissants parallèles dialectiques. L'exigence de lucidité et de franchise que j'ai relevée plus haut se retrouve ici encore avec toute sa force: comme il perce à jour, par exemple derrière les terminologies pompeusement rationalistes et criticistes, la sourde intention piétiste de Kant dans la constitution de sa Raison Pratique, ou les a priori de Butler au sujet de la démonstration de l'immortalité! (54).

* * *

Il me semble maintenant possible de dire quelles leçons nous pouvons, nous autres hommes de 1947, tirer de la réflexion unamunienne.

Un premier enseignement que nous donne le grand castillan, c'est que le positivisme a fait faillite (55) et que nous avons un irrépressible instinct de connaissance qui nous pousse à nous enquerir partout du «pourquoi» des choses, bien plus encore que de leur «comment». La recherche de la finalité dans l'univers et en nous-même, Unamuno le proclame souvent, est la destination même de l'homme. Sans doute, «la conscience est-elle une maladie» (56); cependant, cette inquiétude spirituelle, cette inappétence mentale sont des tendances indéniables avec lesquelles il faut compter et auxquelles il convient de satisfaire. «Conscience et finalité sont au fond la même chose» (57).

Quel est donc ce pourquoi du Cosmos? «Le réel est irrationnel», répond Don Miguel (58). Est-ce à dire qu'il soit absurde, comme le prétendent certains contemporains, à la suite de J. P. Sartre? L'auteur du *Sentiment tragique de la vie* ne l'entend pas ainsi, mais bien plutôt au sens de Cournot, parlant du «transrationnel»: le monde dépasse notre faible raison humaine, du tout au tout, mais il révèle en sa trame l'action d'une Raison suprême et transcendante. Or, tournant capital de la dialectique unamunienne, cette Raison est

(54) *Sent. trag.*, pp. 8-10.

(55) Cf. *Sent. trag.*, p. 25.

(56) *Ibid.*, p. 17.

(57) *Ibid.*, p. 14.

(58) *Ibid.*, p. 9.

plus encore Amour que Logique: elle est Dieu lui-même, non pas le Dieu abstrait des philosophes classiques, l' *ὑποκειμενον* d'Aristote, mais bien plutôt le Dieu incarné et rédempteur, qui garantit notre immortalité.

Nos rapports avec ce Dieu fait homme sont, à la fois, ceux même de Jacob luttant avec l'Ange pour mériter l'obtention d'une partie de ses secrets et ceux du Juste qui pleure sur les souffrances de son Christ bien-aimé. Une double attitude est donc requise du croyant: la lutte contre lui-même et avec Dieu pour accéder au Bien suprême, et le pieux amour envers le Sauveur, qui a pris sur ses épaules la douleur humaine tout entière. Mais cette piété n'est pas l'égoïste et passif abandon («dejamiento») des «Alumbrados» elle consiste, à l'inverse, à aimer le Christ dans notre prochain et à pratiquer la fraternité. «Mon frère, il faut s'aimer d'un amour agissant», disait André Lamandé. Telle est bien aussi la pensée d'Unamuno, qui, à l'instar de Pascal, reconnaît au-dessus de l'ordre des corps et de celui des esprits, un troisième ordre, celui du cœur, c'est-à-dire celui de la charité. Avec quel feu s'élève-t-il, précisément, contre l'orgueil et la dureté des mauvais «clercs», qui persécutèrent un Juan de Yepes comme une Jeanne d'Arc, au nom de leur étroite règle! Et la foi-amour qu'il prêche pourrait, selon lui, transporter les montagnes, conformément à la propre parole de l'Évangile. «Si nous avons gros comme un grain de moutarde de foi, nous dirions à cette montagne: Va-t-en d'ici, et elle s'en irait», lisons-nous dans le *Sentiment tragique de la vie* (p. 36).

On voit, par conséquent, que, malgré certaines formules un peu outrancières (telles celle-ci, par exemple: «Les choses sont d'autant plus vraies qu'on y croit davantage, et ce n'est pas l'intelligence, mais la volonté, qui les impose») (59), on ne peut, à strictement parler, taxer de fidéiste la position d'Unamuno. Il n'y a pas, d'ailleurs, chez l'éminent penseur espagnol, le pragmatisme qui fonde le fidéisme d'un William James. Unamuno cherche la Vérité, quelle qu'elle soit (fût-elle triste, comme le supposait Renan!). Tout à l'inverse, sa foi est réfléchie, longuement mûrie et il la passe au laminoir de la critique la plus acérée. Mais, loin de tout déisme naturaliste, il reconnaît, avec humilité, la finitude de l'homme et son impuissance à parvenir tout seul à la Vérité complète. Aussi at-

(59) *Vie de Don Quichotte et de Sancho.*

tend-il celle-ci de Dieu seul, de la Révélation — qu'elle se produise à travers le peuple élu et l'Eglise, ou bien par l'intermédiaire d'âmes d'élite, choisies entre toutes, les mystiques. Nul ne saurait, par exemple, contester l'accent authentique de cette prière, dans laquelle Don Miguel a enclos toute sa ferveur:

«Parle, Seigneur, que ta bouche éternelle rompe
Le sceau du mystère avec lequel tu te tais,
Donne-moi un signe, Seigneur, donne-moi la main,
Dis-moi le chemin!» (60).

* * *

Je voudrais enfin célébrer ici en Unamuno le vigoureux analyste du génie espagnol. Philosophe de vocation et de profession, je suis venu à l'hispanisme à travers Don Miguel. L'audition d'une magnifique causerie radiophonique de Jacques Chevalier sur Unamuno (61) fut, à cet égard, décisive, et je m'initiai dès le lendemain aux «cosas de España» par la lecture d'*En torno al casticismo*. Sans doute Angel Ganivet, dans son *Idearium español*, a-t-il noté de fines nuances du caractère ibérique; mais la synthèse établie par le Recteur de Salamanque apparaît comme étrangement plus profonde encore et plus originale.

Représentant autorisé de cette génération de 98 qui vécut la défaite et prit ardemment conscience des conditions de tout redressement, l'auteur de *Paix en la guerre* a su définir avec bonheur, dès 1895, tout ce qui fait la noblesse spirituelle incomparable de l'Espagne: sa tradition de pleine et généreuse humanité, son «casticismo» si pur et si intact, son admirable mysticisme catholique et enfin sa riche culture. «L'Espagne reste à découvrir», observe-t-il (62). Il n'est, en vérité, rien de plus exact: combien de savants ou de philosophes ont négligé l'Espagne et répètent encore la mensongère «leyenda negra»! L'oeuvre entière d'Unamuno est, à mon sens, la meilleure introduction qui soit à l'hispanité: d'abord, parce

(60) «L'heure de Dieu», in *Poestas*.

(61) Faite au poste d'Alpes-Grenoble, le 8 février 1937 et reproduite dans *La République du Sud-Est* du 17 février 1937.

(62) Trad. Bataillon, p. 287.

qu'elle a jailli directement du crû, de cette Biscaye et de cette Vieille Castille qui furent les deux patries bien-aimées de l'auteur; ensuite, parce que la formation oecuménique de Don Miguel, ses lectures et méditations empruntées aux écrivains étrangers les plus divers créent autour de sa pensée un climat intellectuel vraiment international, qui nous facilite les transitions nécessaires entre notre mentalité nationale et l'esprit espagnol, et qui nous achemine, avec une plus grande sécurité de compréhension, vers une communion entière au message de l'Espagne.

A cet égard, il faut souligner, en particulier, quel magnifique chantre de la Castille fut Don Miguel et combien il sut entendre la voix de sa noble cité d'adoption, l'antique et ensorcelleuse Salamanque. Comme mon éminent ami, le professeur D. Juan Domínguez Berrueta, qui s'est fait le rhapsode de «la Rome du Tormès» en une savoureuse et émouvante «Guía Sentimental» (63), Unamuno fut épris au plus haut degré de la ville aux cent clochers, où il fut jusqu'à sa mort le plus haut dignitaire de l'Université. Me permettra-t-on de reproduire, à cette place, quelques strophes de son poème sur «Salamanque»?

«Hardi bosquet de tours qu'à son déclin,
Parmi les chênes-verts, noirs sur le ciel,
Que dore, de son feu, le soleil, père
De la Castille.

.....
Car c'est le rêve de ne pas mourir
Que tu fais faire à qui boit à ton calme,
Ce rêve que d'autres appellent culte
Ah! de la mort.

.....
Quand le soleil couchant fera reluire
Cet or des siècles qui est ta parure,
Héraut de l'éternel, dis dans ta langue
Que j'ai été» (64).

(63) *Salamanca. Guía sentimental* (Barcelona, edit. Cervantes, 1916, 1931 et 1938).

(64) «Salamanca», in *Poesías*, trad. Pomès, *op. cit.*, pp. 57-62 (Strophes I, 15, 31).

Au demeurant, puisqu'il est question de Salamanque, s'étonnerait-on que j'évoque ici, à propos d'Unamuno, l'inoubliable figure de Fray Luis de León, le grand maître salmantin auquel j'ai consacré, voici quatre ans, une thèse de doctorat? (65). Don Miguel n'a-t-il pas avoué, d'ailleurs, en maints passages de ses oeuvres, l'attirance exercée sur lui par l'immortel augustinien, et ne venait-il pas souvent rêver à lui dans le doux cadre de La Flecha, où se déroulent les *Noms du Christ*? (66). De nombreuses analogies, au surplus, seraient aisées à déceler entre les deux hommes, sous l'angle à la fois biographique, psychologique et métaphysique. L'un et l'autre un moment prisonniers, fougueux indépendants (on pourrait leur appliquer à chacun le qualificatif d'«homo pro se», qu'on donnait à Erasme), poètes très sûrs, croyants fervents, pacifistes sincères qui durent pourtant lutter sans cesse — ils vouèrent tous deux leur existence au culte de la Vérité et au règne du Père qui est dans les cieux...

Si j'en avais le loisir, je serais tenté d'étudier cet aspect (un peu particulier sans doute, mais assez notable, je crois) de la pensée unamunienne. Je me contenterai seulement de signaler, à l'appui de mon opinion en la matière, que Miguel de Unamuno a écrit sur Fray Luis des pages très solides et bien enthousiastes dans un des ses *Ensayos*, intitulé «De Mística y humanismo» (traduit par M. Bataillon, dans *L'Essence de l'Espagne*) (67), qu'il lui a réservé une place émue dans ses vers sur Salamanque et qu'il le cite comme une autorité appréciée dans un paragraphe important du *Sentiment tragique de la vie* (68), à propos de la libération spirituelle.

* * *

Il est temps de conclure. A notre époque tragique, où l'enfantement d'une civilisation nouvelle s'opère vaille que vaille, dans le tumulte et dans le sang, le «clerc» fidèle que fut Miguel de Unamu-

(65) Alain Guy, *La pensée de Fray Luis de León. Contribution à l'étude de la philosophie espagnole au XVI^e siècle* (ed. Vrin, Paris, 1943).

(66) Je possède, pur ma part, une photo d'Unamuno assis sur la rive droite du Tormes, face au panorama de La Flecha.

(67) *Ensayos*, tome I, pp. 166-177 (1916, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, Madrid). Trad. Bataillon, *op. cit.*, pp. 223-239.

(68) *Sent. trag.*, p. 176.

no représente un des témoins les plus purs de cette élite spirituelle qui s'est donné pour tâche de maintenir les valeurs éternelles, tout en promouvant hardiment, parmi les valeurs contemporaines, celles qui sont dignes d'être incorporées au patrimoine de l'Humanité. On conçoit, dès lors, que son étonnante personnalité ait pu captiver des esprits aussi différents que Lucien Paul Thomas (69), Maurice Vallis (70), Ilya Ehrenbourg (71), Daniel-Rops (72), Jacques Chevalier (73) (sans compter les maîtres que j'ai cités au cours de cette étude), et l'on comprend aussi que l'éminent professeur de littérature espagnole à l'Université de Strasbourg, M. Eugène Kohler, lui ait consacré une de ses plus brillantes conférences au Cercle «Romania» (74).

A la fois traditionaliste et moderne, l'auteur de «Paix en la guerre» a réussi à concilier avec une rare maîtrise, dans son âme tourmentée mais unifiée, le sens de l'honneur cher aux «caballeros» et l'humour d'un Feijóo (tel que le spirituel bénédictin apparaît dans la belle thèse de M. Delpy) (75): pour le premier point, il n'est que de songer à la fière attitude du banni de Fuerteventura (qui rappelle un peu la dignité de Pedro Crespo, l'énergique alcalde de Zalamea) et aussi au noble et fraternel appui moral que le Recteur de Salamanque accorda à la cause alliée, pendant la guerre de 1914-1918; quant au second point, il suffit de rappeler, parmi les saillies, d'Unamuno sobres mais toujours incisives («à la Sterne» comme le dit Valéry Larbaud) (76), le satirique portrait du ridi-

(69) L. P. Thomas, article sur Unamuno dans *Terres latines*, núm. de février, 1937.

(70) M. Vallis, *op. cit.*

(71) I. Ehrenbourg, «M. de Unamuno et le no mans land» (in *Vus par un écrivain d'URSS*, NRF, 1934; pp. 171-189).

(72) D. Rops, *Carte d'Europe* (1928).

(73) J. Chevalier, «M. de Unamuno et la civilisation moderne» (in *Les Lettres*, núm. de juin 1925); Allocution sur Unamuno (in *Annales de l'Université de Grenoble*, tome XII, núm. 1, 2 et 3, pp. 27-30), à l'occasion de la réception des docteurs «honoris causa» de l'Université de Grenoble, le 12 mai 1934, etc. [v. eu este mismo vol., *supra*, p. 000 ss.].

(74) E. Kohler: «M. de Unamuno, espagnol et européen» (Cercle Romania de Strasbourg, 28 avril 1937), (Belfort, Société Générale d'Impremérie, 1937).

(75) G. Delpy, «L'Espagne et l'esprit européen: l'oeuvre de Feijóo» (Hachette, 1936).

(76) V. Larbaud, introd. à «Trois Nouvelles Exemplaires (trad. Cassou et Pomès), p. 13.

cule savant Avito Carrascal, dans «Amour et Pédagogie», et l'amusant «l'aité de Cocotologie» en appendice du même livre, — toutes pages qui raviraient un Jerome K. Jerome. Unamuno réunit, en vérité, tous les contrastes: intrépide défenseur de la justice et, parfois même, champion des causes perdues, — il est également un «aficionado» de la philologie symbolique, — alliant ainsi l'équité d'un Las-Casas au talent «conceptiste» d'un Quevedo.

Avide de concret et d'individuel et éloquent avocat du «fulanisme» (77), presque nominaliste et subjectiviste, se défiant des abstractions au point de corriger de la façon suivante la célèbre formule de Térence: *nullum hominem alienum a me puto* (78), Unamuno enseigne pourtant qu'au lieu de vivre sa vie, il faut «vivre la vie éternelle de tous» (79), et, malgré son quant à soi, il n'est point sans avoir le sens de ce que Bradley appelle la «togetherness». Profondément espagnol, il est néanmoins, au suprême degré, un «Weltbürger», ouvert à tous les courants étrangers, lisant couramment plusieurs langues, et, par son vaste apostolat métaphysique, il a donné véritablement l'«abrazo» à toute l'Humanité.

Y a-t-il eu, chez lui, une évolution doctrinale, partant de sa formation intellectualiste de jeunesse (inspirée des idées de Taine ou de ce «krausisme» importé «tras los montes» par Sanz del Rio et qu'a si savamment étudié M. l'Abbé Jobit) (80) pour arriver finalement à l'épanouissement de sa foi pascalienne? En un mot, peut-on distinguer dans sa pensée, comme dans celle d'un Berkeley ou d'un Maine de Biran, une première philosophie, une seconde et, peut-être même une troisième, ou doit-on, au contraire, y reconnaître d'un bout à l'autre une constante unité? Ce sont là des problèmes qu'il faut abandonner à la dispute des érudits... Sans doute constate-t-on chez Don Miguel un approfondissement toujours plus accentué de ses convictions religieuses à mesure qu'il avance en âge, et, conjointement, un abandon de plus en plus intégral des thèses scientistes. Mais, d'un autre côté, une personnalité telle que lui ne

(77) *Ensayos*, tome IV, pp. 87-119. Trad. par Fr. de Miomandre, «Vérités arbitraires», pp. 61-94.

(78) *Sent. trag.*, p. 7.

(79) *Ibid.*, «Prologue a la traduction française», p. 5.

(80) Pierre Gofit, «Les éducateurs de l'Espagne contemporaine» (2 vols.), 1936. (Paris et Bordeaux.) (Biblioth. de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques.)

change nullement, dans son essence profonde; «genio y figura, hasta la sepultura». La question demeurera donc toujours controversée... Soulignons seulement que cet homme extraordinaire resta jusqu'au bout divisé contre lui-même et que, suivant les justes paroles de Jacques Chevalier (81), «il mourut sans avoir résolu l'intime contradiction de son être, suspecté de tous, honni de beaucoup et cependant admiré et aimé de tous ceux qui l'avaient approché».

Fut-il, en dernier ressort, un pessimiste ou un optimiste? Bien habile, là encore, qui pourrait le dire. Je répondrai seulement qu'il eut, tout ensemble, quelque chose de Jérémie et du Dante de l'«Inferno», mais aussi de Chesterton ou de Paul Claudel. S'il fut parfois un «desperado» — presque un anarchiste ou un solipsiste —, il fut souvent aussi un jovial habitué des «tertulias» littéraires ou touristiques, et l'on peut imaginer que sa joie robuste sut élever ses huit «niños» dans une chaude et confiante atmosphère!

Saluons donc en Unamuno un incomparable sommet de la conscience ibérique du XX^e siècle, à l'âme de prophète hébraïque et de mystique chrétien, — un de ces «seers» dont parlait Carlyle, qui, en dépit de leurs faiblesses ou de leurs erreurs, voient plus loin que les autres hommes! Il était doué d'un talent peu commun de styliste (encore que'il s'en soit farouchement défendu!), et ses formules ou boutades hanteront longtemps nos mémoires. On pourrait, j'en suis persuadé, en constituer un véritable florilège, qui comprendrait celles-ci, par exemple: «aimer, c'est compatir, et, si la jouissance unit les corps, la peine unit les âmes» (82), — «le remède à l'angoisse est de regarder le sphinx face à face» (83), — «l'homme est une fin, non un moyen» (84), — «le nom est ce qui fait de l'homme un homme et non pas un simple animal, non pas un simple mâle ou une simple femelle» (85), — «plenitudo plenitudinum et omnia plenitudo» (86), — «Oui, il faut savoir pleurer! et peut-être est-ce là la sagesse suprême» (87), — «si un philosophe n'est pas un homme,

(81) Causerie radiophonique citée plus haut.

(82) *Sent. trág.*, trad. p. 88.

(83) *Ibid.*, p. 32.

(84) *Ibid.*, p. 13.

(85) «El hermano Juan o el mundo es teatro», prólogo, pp. 16-17.

(86) *Ensayos*, tome V, pp. 69-91; «Vérités arbitraires», trad. par Fr. de Miomandre, p. 119-146 (éd. Kra).

(87) *Sent. trág.*, p. 17.

c'est tout ce qu'on veut, sauf un philosophe; c'est par-dessus tout un pédant, c'est-à-dire une copie, et non un original, d'homme» (88), — «la plaisanterie qui n'est pas mordante ne sert à rien» (89), — «l'homme est un animal qui parle, qui se vêt et qui emmagasine ses morts» (90), — «tous ceux qui se mettent à vouloir expérimenter sur quelque chose, mais en demeurant à l'abri, et non en brûlant leurs vaisseaux, ne savent jamais rien de certain» (91), — «la lecture des écrits que nous a laissés Pascal ne nous invite pas à étudier une philosophie, mais à connaître un homme, à pénétrer dans le sanctuaire d'universelle douleur d'une âme, d'une âme toute nue et, mieux encore, peut-être, d'une âme à vif, d'une âme portant cilice» (92), — «ce qui unit le plus les hommes entre eux, c'est leurs discordes» (93), — etc.

En terminant, qu'il me soit permis de faire ici une confidence! Il n'est point de semaine où je ne passe sur la place de l'Arc de Triomphe de l'Etoile. A chaque fois, je ne puis m'empêcher de songer aussitôt à l'inoubliable méditation qu'Unamuno écrivit à propos du Soldat Inconnu, dans la conclusion de *L'agonie du christianisme*. Nulle page n'est plus émouvante (94). Il y oppose, d'une part, le froid cortège officiel du 11 novembre, célébrant rituellement la gloire temporelle et posthume de l'Inconnu, et, d'autre part, la simple prière d'une vieille maman endeuillée, venue sur la dalle sacrée pour implorer Dieu d'un humble «Pater» et d'un tendre «Ave», pour le salut éternel de son fils, disparu au champ d'honneur... L'homme qui a senti cela et qui l'a exprimé en des termes si délicats et si bouleversants — fut, en vérité, non seulement un grand ami de la France, mais plus encore un vrai compatriote pour tous ceux qui vivent déjà dans cette immortelle «société des esprits» dont parlait Leibniz et qui écoutent l'ineffable message des êtres...

(88) *Sent. trag.*, p. 15.

(89) «Brouillard», trad., p. 227.

(90) «Brouillard», trad. p. 263.

(91) *Ibid.*, p. 200.

(92) «La foi pascalienne», d'abord édit. in *Revue de Métaphysique et de Morale*, núm. spécial sur Pascal, 1923, puis dans «L'agonie du christianisme», (p. 109).

(93) *L'agonie du christianisme*, p. 16.

(94) *Ibid.*, pp. 153-155.

Maintenant que cette grande âme est entrée, à son tour, dans la paix de cet au-delà qui, à l'instar de Bergson, l'intriguait si fort, nous pouvons lui répéter, avec confiance, quant à nous, ces vers d'Anthero de Quental, qui expriment magnifiquement la sérénité du juste, enfin délivré, comme Job, du poids de ses épreuves et de ses combats:

«Dors ton rêve, coeur libéré,
Dors dans la main de Dieu, éternellement!» (95).

ALAIN GUY.

Décembre, 1947.

(95) Quental, «Redempção»:

«Dorme o teu somno, coração liberto
Dorme na mão de Deus eternamente!»